

LES RUCHES DU COEUR



*Claire Tourigny
Poèmes*

Le besoin de vivre ce que l'âme a vu.

– Sri Aurobindo, *Savitri*

TABLE DES MATIÈRES

Les fileuses	3
Les ruches du cœur	4
Le voyage immobile	5
La barre du jour	6
Marcher sur l'eau	7
Descente	8
Les rivières	9
La pluie d'or	10
Tout donner	11
Plénitude	12
La main qui berce	13
La petite chanson	14
Le soleil volé	15
Blanc sur blanc	16
Vertige	17
Comptines	18
Par-delà	19
La nappe soulevée	20

LES FILEUSES

Le temps s'est aboli au seuil de vos paupières,
Vous m'avez débusquée en un pays sans fond.
Ma soif était si longue et vos bras si profonds,
Vous m'avez déviée au gré de vos rivières.

Je bois à votre bouche et c'est une lumière,
Un bateau détaché, un doux soleil qui fond,
À la chaleur de vous mes muscles se défont,
Je touche votre corps et c'est une prière.

Vous respirez si loin ! Je sens sous votre peau
Le poumon de la terre et les veines de l'eau,
Je nage à travers vous au fil des nébuleuses,

J'épelle votre nom avec celui de Dieu,
J'entends le chant sacré des anciennes fileuses
Et l'océan qui monte à l'aube de vos yeux.

LES RUCHES DU COEUR

Dans les ruches du cœur, lorsque le miel s'amasse
Et verse sa douceur sur chaque instant qui passe,
Je t'aime devient J'Aime, et je sens la rupture
Des eaux : l'Amour emplit les jours, les nuits, l'espace.

Le vent s'engouffre en moi par toutes mes fissures,
Ses échos, ses clameurs, ses chants et ses murmures :
L'or, le vert et le bleu irisent mes silences,
Je suis un vide ouvert qui se creuse et qui dure.

Quand je ferme les bras, j'encercle Ton absence,
Mais dès que je les ouvre à Tes magnificences,
Tu me cernes partout, je déborde de Toi
Et debout je prends feu à Ton incandescence.

Je reconnais Ta trace, et Ton souffle, et Ta voix,
L'afflux de Tes parfums, je le sens, je Te bois,
Et qu'importe où je vais, c'est Toi qui viens à moi,
Et qu'importe où je vais, c'est Toi qui viens à moi.

LE VOYAGE IMMOBILE

La lune touche l'eau et c'est moi qui me lève,
Je vois mon ombre sur le sable de la grève.

C'est l'ombre d'un bateau qui se tait et attend
Debout, le mât dressé, prêt à prendre le vent.

Le chemin argenté bouge devant ma voile :
Et le souffle qui vient fait trembler les étoiles.

Et je vais où il veut et la lune me boit,
Je ne sais même plus ce qui reste de moi.

Je suis l'eau, je suis l'air, et la nuit qui se penche
Et me prend dans ses bras : je suis la clarté blanche.

Je suis les rives bleues des îles fortunées,
Et le cristal qui fond : je ne suis jamais née.

Mes amarres, je veux si fort les larguer toutes
Et voler par-delà le bout de chaque route !

Mais par quel bout laisser aller ce qui s'en va
Alors que ce qui vient n'est pas encore là ?

Les astres ont neigé sur mes bras, sur ma face.
Mais l'ancre, je le vois, n'a pas changé de place.

Si j'ignore jusqu'où je peux voguer ainsi
Je sais que c'est l'amour qui me retient ici.

LA BARRE DU JOUR

Nous sommes les enfants de la nuit : les eaux lourdes
Nous brouillent le regard. Mais une rumeur sourde
Arrive jusqu'à nous, prédisant la venue
D'une merveille encore jamais vue.

Tous les signes sont là : les encres se diluent
À la barre du jour, les eaux remuent.
Un effluve d'odeurs nous encercle et nous grise,
Les paupières du ciel s'entr'ouvrent et s'irisent.

Puis la nuée s'étire en longues boucles floues
Qui vont toucher les bords du ciel et se dénouent.
Leurs teintes se mélangent, montent en écume
Et sur chaque brin d'herbe une goutte s'allume.

Cette Aurore qui vient, nous n'osons pas y croire
Mais c'est à cette source que nous voulons boire.
Une étoile s'égoutte en tombant de Ses doigts
Et nous entendons presque l'écho de Sa voix.

À même notre terre, un grain neuf va germer :
Nous allons découvrir ce que c'est que d'aimer
Le cœur enfin tout grand ouvert, la face nue
Devant cette splendeur si longtemps attendue.

L'oiseau en moi n'a plus assez de place
Il se cogne aux barreaux, il veut l'espace,
Mais si j'ouvre la cage et le laisse s'enfuir,
Je vais sortir de moi, je vais mourir

Ou je vais naître, peu m'importe, je veux suivre
Cette marée qui monte et qui me livre
À des courants si forts : au-delà de mes ailes
Je veux voler, plonger et me noyer en Elle.

MARCHER SUR L'EAU

Marcher sur l'eau de chaque goutte de rosée,
Aller toucher l'écorce où Ta main s'est posée,
Pousser de petits cris avec chaque criquet
Tapi sous chaque tige de chaque bosquet.

Et dans toutes les eaux, sentir la même source,
Dans chaque direction, sentir la même course,
Dans toutes ces clartés une seule lumière,
Dans tous ces petits cris une seule prière.

Enfiler sur le vent chaque feuille qui tremble,
Ces chants et ces soupirs, les enfile ensemble.
Coudre tous les chemins en une seule route
Et coudre tous les ciels en une seule voûte.

Le soir, saisir dans chaque étoile qui pépie
Le fil d'argent qui se dévide et qui relie
Chaque criquet dans l'herbe et chaque petit cri
À la tapisserie bruissante de la nuit.

Marcher sans poids sur l'air, suivre le fil qui longe
Aux bordures du ciel les blancs chemins du songe,
Écouter par-dessous, lisérée de mystère,
La nappe de silence qui endort la terre.

Et rester là, ne rien vouloir chercher à prendre,
Se tenir immobile et se taire et attendre,
Même si rien ne vient, même si rien ne va,
Savoir que Tu T'en viens, savoir que Tu es là.

DESCENTE

En suivant jusqu'au bout les pistes odorantes
Descendre jusqu'au fond des corolles béantes.
M'insinuer par les fissures de l'écorce
Et boire dans les arbres leur sève de force.

Descendre jusqu'en bas des racines pourprées,
Descendre chercher l'eau dans les grottes sacrées.
Trouver le miel caché dans le fond du cratère,
Trouver le feu secret au centre de la terre.

Descendre dans le corps, ses veines, ses nervures
Son cœur cognant, sa moelle et ses fosses obscures.
Si le ciel le plus haut crève tous nos plafonds,
Sa clé se cache en bas, au noir de nos bas-fonds.

Comme un nageur qui sombre en un lac tourmenté,
Et doit toucher le fond pour pouvoir remonter,
Par-delà mon recul, par-delà mon effroi,
Je me laisse descendre au gré de mon seul poids.

Même quand je m'enfonce et me perds dans le noir,
Et quand je ne peux plus T'entendre ni Te voir,
Quand j'oublie où Tu es, qui Tu es, si Tu es,
Et quand je ne sais plus si je vis, où je vais,

Tu es là, Tu Te tiens derrière chaque porte,
Tu es là, toujours là, Tu me tiens, Tu me portes.
Tu me suis jusqu'en bas, avec Toi je descends,
Car c'est là qu'est la clef, c'est là que Tu m'attends.

LES RIVIÈRES

L'aube déverse en moi ses longs ruisseaux de lait
Où je glisse et me perds en suivant le sillage
Des poules d'eau : les œufs translucides surnagent
Dans ces flots de blancheur roulés en gobelets.

Le midi verse en moi, en rivières de miel
Ses trésors éblouis. Le soleil s'éparpille
Parmi les blonds roseaux, les bulles d'or scintillent
Et leur rire se mêle au sourire du ciel.

Le couchant verse en moi les flammes véhémentes
Des rivières de vin qui font battre mon poul,
Et les rouges désirs lancent leurs chevaux fous
Emportés dans l'assaut des lames lancinantes.

Puis la nuit verse en moi le flot de transparence
Des fleuves argentés ou défilent les bancs
De poissons et d'étoiles. Je longe les flancs
De rocs pensifs et de falaises de silence.

Alors me vient l'odeur du sel, la mer, la Mère !
Tout l'horizon s'efface en dérives d'écume,
Les golfes grand ouverts se fondent sous la brume,
Il n'y a plus de ciel, il n'y a plus de terre.

Et l'infini me prend dans ses bras : je connais
L'indicible délice enfin de disparaître
Et l'indicible choc enfin de reconnaître
L'océan d'où je viens, l'océan où je vais.

LA PLUIE D'OR

Par-delà ses montées de bleu, le ciel se fend
Et c'est de ce cristal que la pluie d'or descend.

Je ne sais par quel bout de moi je me souviens :
Je ne l'ai jamais vue mais je sais qu'elle vient.

Je reconnais le vent qui ouvre la nuée,
Et, dans sa draperie, l'aveuglante trouée.

Je reconnais la voix de la foudre qui charge,
Et le déferlement des souffles du grand large.

La pluie vient, notre espoir et nos larmes mêlées,
Notre passion et notre soif l'ont appelée.

Nous avons tous la face tournée vers le ciel,
Yeux fermés, bouche ouverte à cet afflux de miel.

La terre se prosterne, elle boit en silence,
Et dans chaque sillon, chaque goutte est semence.

La pluie pénètre en moi par chacun de mes pores,
Par dehors, par dedans, je me lave et me dore.

Dans ces scintillements, ces ardentes rosées
Je reconnais nos larmes métamorphosées.

Puis les rayons se tendent comme les cordages
D'un voilier lumineux paré pour le Voyage :

Nous allons survoler les terres de l'éveil
Et le long des haubans monter jusqu'au soleil.

TOUT DONNER

Envol d'oiseaux perdus parmi l'envol des feuilles
Escaliers de couleurs, déchirures mouillées,
Macérations secrètes, racines fouillées,
Écorces et débris, terre qui se recueille.

À pleines mains, à pleines mains, les arbres donnent
Leur feuillage et leurs fruits, leurs graines, leurs pelures,
Jaune fauve, ocre roux, taches et mouchetures,
Chanvre, feutre et velours, étoffes de l'automne.

Souffle venu d'ailleurs, nuages qui s'allongent,
Odeurs poignantes, pluies et larmes emmêlées,
Appels dans le brouillard, cantilènes fêlées
Des troupes de canards qui descendent et plongent.

Fruits tombés, cosses vides, sèves qui fermentent,
Lourdes mousses pendantes et lambeaux flottants,
Éclaboussures d'or sur la peau des étangs,
Charme des bois dormants, silence de l'attente.

Le grain va féconder les terres du sommeil,
Le vent porte l'écho de rumeurs inconnues :
C'est quand un arbre a tout donné que sa peau nue
Est prête à recevoir le baiser du soleil

PLÉNITUDE

Je tourne vers le ciel mes yeux en flaques d'eau,
Il n'y a rien dedans excepté la lumière.
J'ouvre mes mains, les paumes tournées vers le haut,
Il n'y a rien dedans excepté la prière.

Ouates effilochées, écales entrouvertes :
Il n'y a rien dedans sauf les vents qui s'enfilent.
Arbres nus, champs de brumes et landes offertes :
Il n'y a rien dedans sauf la paix immobile.

Psaumes en escaliers, spirales et volutes,
Gouttes et bulles d'or, arpèges dénoués,
Rien ne doit obstruer le tuyau de la flûte
Pour que le souffle passe et se mette à jouer.

Dans le corps épuisé par sa quête d'amour,
Il ne reste plus rien excepté le silence.
L'espace dans le cœur grandit, grandit toujours,
Il n'y a rien dedans excepté Ta présence.

Ni barrages ni murs ni plafonds ni frontières,
Rien ne peut arrêter l'avancée de Ta voix.
Transparences d'échos, vacuité du mystère,
Comme le vide est plein quand il est plein de Toi !

LA MAIN QUI BERCE

Parfois quand la noirceur nous cerne et se prolonge
Et quand les jours grugés continuent de pâlir,
Quand la joie d'aujourd'hui finit de se ternir
Et quand les joies d'hier ressemblent à des songes,

Il y a cette main qui peut tout contenir
Et qui nous enveloppe et nous tient et nous berce,
Qui nous réchauffe jusqu'au cœur et qui nous verse
Le lait d'une douceur que rien ne peut tarir.

Elle érode le roc de nos intransigeances
Et fait fondre l'arête de nos résistances,
Elle défait le nœud de nos désespérances,
Elle étanche nos soifs, nous apaise et nous panse.

Elle nous parle des merveilles de ce Jour
Qui renaîtra plus beau que dans nos plus beaux rêves,
Elle nous parle de source vive et de sève,
La foudre d'un sang neuf dans l'arbre de l'Amour.

Nous somnolons, bercés, l'œil encore entrouvert,
Nous oublions de ne pas croire ces paroles
Qui nous font tant de bien, nous calment, nous consolent.
Puis, quand la main descend sur notre front offert,

Nous laissons pénétrer en nous ce grand silence
Qui vient tout recouvrir de sa paix souveraine
Et nous endort sous les étoiles qui s'égrènent,
Ainsi que sous la terre s'endort la semence.

LA PETITE CHANSON

La petite chanson tranquille
Qui monte en bulle et crève l'eau,
L'étoile si nue, si fragile,
Qui palpite là-haut,

La petite chanson fuyante
Qui rétrécit et tourne court
Ou se dilue dans la brunante,
Mais qui revient toujours,

La petite chanson patiente
Quand la pluie piétine le toit,
Les gouttes nues et transparentes
Qui coulent sur mes doigts,

La petite chanson fidèle
Qui vacille au moindre soufflet
Comme le feu d'une chandelle,
Mais ne s'éteint jamais,

La petite chanson têtue
Qui cogne aux barreaux de sa cage,
Si frêle mais jamais battue,
Indomptée, jamais sage,

La petite chanson qui dure,
Et la lueur là-bas, là-bas,
L'étoile source, l'eau si pure,
L'espérance qui bat.

LE SOLEIL VOLÉ

Nous dessinons aux crayons de couleur
Un cercle jaune avec de longues traînes,
Nous cherchons le soleil dans la noirceur,
Comme une orange au fond d'un bas de laine.

Nous tâtonnons sur la piste des contes
Mais nous n'avons que des cailloux par terre
Pour nous guider par les sentiers qui montent
De pas en pas, de mystère en mystère.

Car la mémoire est une double porte :
Les miroirs du passé et du futur
Se fondent l'un dans l'autre et nous emportent
De gouffre en gouffre, du noir à l'azur.

Parmi les contes les plus reculés
Est celui des brigands de la caverne
Et de l'œuf d'or et du soleil volé
Qu'ils ont caché dans le noir qui nous cerne.

Les chasseurs de lumière ont pris leur piste,
Un chien couleur de lune court devant,
L'oreille droite, il renifle, il insiste,
Il sent le feu quelque part en avant.

Et les chasseurs qui marchent sur ses traces
Savent qu'ils vont devoir trouver le son,
Le mot sacré qui crèvera l'espace
Et que la pierre et la mort entendront.

Ils sont debout devant le mur de roc :
Leurs bouches d'or lancent le cri d'amour,
L'appel perçant comme le chant du coq,
Qui brise en deux la barrière du jour.

Et le soleil rebondit en plein ciel,
Ballon lâché qui monte en fleur de feu,
Pollen vivant et pétales de miel
Qui en douceur retombent sur nos yeux.

Nous écoutons, ravis, cette légende
Du soleil libéré de la noirceur,
Du son qui ouvre et des rochers qui fendent,
Et nous guettons le son qui fendra notre cœur.

BLANC SUR BLANC

J'ai perdu le commencement
De ces secondes qui s'égrènent,
J'ai rompu le collier du temps,
Je me perds dans le blanc.

Sources gelées sous les étangs,
Neiges poudreuses sur la plaine,
J'entends cet appel lancinant,
Hou... où es-tu ? dit le vent.

Soleil mal éclos sous le blanc,
Vertige, lueur incertaine,
Perle fondante dans l'argent,
Silence vacillant.

Ma voix s'égare en T'appelant,
Est-ce ma voix ou bien la Tienne ?
Et la neige descend, descend...
Est-ce Toi que j'entends ?

Cette douce chaleur dedans,
Ce courant si fort dans mes veines,
Quand je tâtonne, je Te sens,
Et c'est Toi que j'attends
Que j'attends... Que j'attends...
Que j'attends...

VERTIGE

Lentement s'effacent les lignes,
Je confonds l'endroit et l'envers,
J'ai perdu repères et signes,
Je me perds, je me perds...

Je sais seulement qu'un point rouge
Cogne quelque part sourdement,
Je ne vois pas si le point bouge,
Tout le reste est vacant.

Rien ne me tient, rien ne me freine,
Je sens seulement un courant
Trop fort pour moi et qui m'entraîne
Vers un vide béant,

Un flocon sur le point de fondre,
Une fleur soufflée par le vent
Et tous les contours qui s'effondrent
Dans le vertige blanc.

Mais si je cède à ce vertige,
Si je me laisse fondre, si
Je me détache de ma tige,
Qui restera ici ?

Sans rien dehors, sans rien dedans,
Je n'ai jamais été si nue,
Mais l'Amour m'aspire en avant
Et me dit, « continue... »

COMPTINES

Il a neigé jusque dans les étoiles
Et l'araignée s'est perdue dans sa toile,
Je n'essaie plus de dénouer les fils,
Je veux jouer : « Où ira-t-elle, où iront-ils ? »

Cailloux, étoiles ou miettes de pain,
Je n'essaie plus de trouver mon chemin,
La neige tombe et je me sens monter,
Trop de flocons, je ne sais plus compter.

Quand je veux prendre, c'est moi qui suis prise,
Et le loup gronde : « Je mets ma chemise ! »
Je n'ai plus peur de lui quand je vais dans les bois :
Il m'a déjà mangée, je pense, plusieurs fois.

Quand je veux boire, c'est moi qui suis bue.
Je ne connais que cette soif têtue,
J'ai trop couru jusqu'à en perdre haleine,
Prête à mourir pour boire à la Claire Fontaine.

Je ne sais plus comment filer la laine.
Comme les trois chatons, j'ai perdu mes mitaines.
Je fais des ronds, je chante : « Trois fois passera, »
La dernière, c'est moi, celle qui restera.

Je ne connais que les faux pas, les chutes libres,
Rien ne me tient, rien ne me garde en équilibre
Et je chantonne : « Tombera, tomberas pas... »
Mais où puis-je tomber ailleurs que dans Tes bras ?

PAR-DELÀ¹

Plus haut que la noirceur, par-delà les bandeaux,
Les tampons sur nos yeux et la lourdeur des voiles,
Sentir la lune qui nous prend dans son berceau
Et nous porte endormis au milieu des étoiles.

Entr'ouvrir par dedans l'oreille des mystères,
Renifler l'inédit, palper l'odeur du neuf
Par-delà ces cocons, ces ferments qui macèrent,
Goûter la pulsion rouge à l'intérieur de l'œuf.

Et par-delà nos trappes et nos entonnoirs,
Et nos trébuchements, et nos sursauts de peur,
Sentir le travail lent et fervent dans le noir,
Sentir les grains se fendre et fondre notre cœur.

Entendre sous la terre les sources qui coulent
Et saisir dans l'odeur des herbes et des mousses,
Par-delà le fracas d'un seul arbre qui croule,
Le silence de toute une forêt qui pousse.

¹ Ce poème n'est pas inclus dans l'album musical.

LA NAPPE SOULEVÉE²

Ils sont assis en cercle autour de l'univers.
Ils tiennent la bordure d'une immense nappe
Sertie de globes d'or et de soleils en grappes,
De galaxies, de poudre d'astres bleus et verts.

Tout l'espace s'emplit d'une rumeur profonde,
Une stance de foudre, un verbe, un chiffre, un mot
En sortant de leur bouche arrondit ses échos :
En soulevant la nappe, ils soulèvent le monde.

Je veux me joindre à eux mais j'arrive en retard
Pour leur rite sacré : aveugle, je dormais.
Eux ne sont pas humains, ils ne dorment jamais :
Mon trouble et mon effroi échappe à leur regard.

Pourtant je les affronte et dis, la tête fière :
« L'abîme est grand ouvert entre la terre et vous,
Et il vous faut un pont, mais votre pont, c'est nous !
Je ne flancherai pas devant vos yeux de pierre.

Je le sais, j'appartiens à cette race humaine
Qui trébuche et s'effondre sous des poids trop lourds.
Le poids de notre soif, le poids de notre amour
Dépasse notre force et nos larmes sont vaines.

Nous tenons du caillou, du chiendent, du têtard :
Votre feu nous attire comme des phalènes,
Vous pourriez me souffler d'un fil de votre haleine,
Vous pourriez me brûler d'un seul de vos regards.

Mais vous avez besoin de nous dans votre espace.
La nappe irait plus haut en partant de plus bas :
Nous avons des racines que vous n'avez pas,
Nous seuls ! » Ma voix se perd dans leur vide et leur glace.

Ils sont trop loin de moi et ma flamme est trop brève,
Ils ont l'air de n'avoir ni vu, ni entendu
Cette larve à leurs pieds, ce moucheron têtard,
Cette poussière d'os, de larmes et de rêve.

(Continuer sur la page suivante...)

² Ce poème n'est pas inclus dans l'album musical.

Mais je vois se lever la plus grande d'entre eux,
Et elle vient vers moi, Elle, leur Souveraine,
Scintillant de joyaux jusqu'au bout de sa traîne :
Les astres viennent fondre en touchant Ses cheveux.

Elle me reconnaît et me regarde en face.
Je grandis sous ses yeux, je me dresse, éblouie,
Et je vois que malgré Sa splendeur inouïe
Elle a déjà porté le fardeau de ma race.

Mais elle ne peut dire à quoi je dois répondre.
Moi seule dois trouver ce qu'Elle attend de moi,
Je dois le formuler avec ma seule voix :
Il n'y aura pas de retour si je m'effondre.

Debout, je La regarde et toujours je grandis.
Je sens monter avec Sa sève de silence
Un tel amour en moi, une telle espérance,
Mon feu monte si haut que sans trembler je dis :

« Au même jour de l'an prochain je serai là.
Si je ne peux être des vôtres, j'attendrai
L'année suivante encore et puis l'année d'après.
Je reviendrai autant de fois qu'il le faudra. »

J'ai dit ce qu'il fallait. En afflux de douceur
Le miel chaud coule en moi. Je peux fermer mes ailes,
J'ai reconnu mon nid tant cherché : je sais qu'Elle
M'a ouvert grand les bras et m'a prise en Son cœur.